

nissant tout ce qui pouvait faciliter leurs études. C'était peut-être aux débutants qu'allait sa prédilection : il aida de ses subsides leurs premiers pas dans cette carrière. Les étudiants des universités reçurent de lui de précieux encouragements. Son biographe nous rapporte qu'il avait fondé mille bourses dans plusieurs grands centres d'études et ses registres de comptes mentionnent de nombreux envois de livres faits, aux frais de la cour d'Avignon, aux pauvres écoliers de l'Université de Bologne¹.

1. BALUZE, *Vitæ paparum Avenionensium*, I, 395 : « Viros litteratos valde dilexit multosque ex ipsis promovit et exaltavit; et ut daret ceteris addiscendi materiam et opportunitatem, quamdiu vixit in papatu, suis expensis tenuit mille studentes in diversis studiis; ex quibus cum aliqui jam proveci erant aut alias deficiebant, illorum loco alios continuo subrogavit. Libros necessarios tam eis quam aliis pluribus quos scivit studio esse intentos ipsisque indigere, etiam ministravit. »

CHAPITRE IV

LES ARTS A ROME AU XIV^e SIÈCLE

Le transfert du Saint-Siège à Avignon ralentit le mouvement intellectuel qui s'était manifesté à Rome à la cour de Boniface VIII. C'était sur les palais et les églises d'Avignon et du Comtat que se concentrait la magnificence des papes et des cardinaux. Abandonnée le plus souvent à elle-même, déchirée par les factions et l'anarchie, pauvre depuis que les richesses de la chrétienté avaient été dérivées vers les bords du Rhône, Rome ne pouvait plus soutenir l'éclat de son passé. Tandis que dans les opulentes cités commerçantes de Florence, de Sienne, de Bologne et d'Orvieto, se formaient des centres importants de vie littéraire et artistique, Rome voyait ses monuments en ruines et son université déserte. Dans plusieurs de ses lettres adressées soit à ses amis soit aux papes eux-mêmes, Pétrarque a déploré en termes attristés l'abandon où était tombée l'antique capitale du monde païen et de la chrétienté; et sa tristesse était partagée par tous ceux qui, comme lui, avaient le culte du passé.

Il ne faudrait pas cependant prendre à la lettre ces plaintes éloquentes et s'imaginer que, pendant leur

séjour à Avignon, les papes se soient entièrement désintéressés des monuments et des sanctuaires de la Ville Éternelle. A certains moments, leur attention y était ramenée par de graves événements : un incendie qui, en précipitant les ruines, rendait plus urgentes les restaurations, le grand jubilé de 1350 qui, pendant un an, repeupla les basiliques depuis si longtemps désertes, enfin les voyages que firent Urbain V et Grégoire XI au tombeau de saint Pierre.

Sept ans à peine s'étaient écoulés depuis les solennités du jubilé de 1300 et déjà un immense incendie dévastait le Latran que Boniface VIII avait si magnifiquement embelli. Le jour de saint Jean Porte Latine (6 mai) 1307, alors que les chanoines chantaient dans la basilique l'office des vêpres, le feu prit à la charpente du toit et détruisit en grande partie l'église, le palais et les maisons des chanoines. Seule la chapelle du *Sancta Sanctorum* demeura intacte ¹. Cette catastrophe émut Clément V et, pour y remédier, il envoya aussitôt à Rome des sommes importantes. On procéda à la réparation du Latran et, pour cela, on fit appel à l'un des meilleurs élèves de Giotto, Gaddo Gaddi. Il termina la décoration en mosaïques qu'une vingtaine d'années auparavant, Torriti avait commencée dans l'abside du Latran.

Gaddi orna aussi de mosaïques plusieurs autres églises de Rome. A Saint-Pierre, dans l'abside et sur les murs de la nef, il exécuta plusieurs scènes dont nous ne connaissons pas les sujets; sur la façade, on représenta, toujours en mosaïques, « Dieu le Père et de nombreuses figures ». A Sainte-Marie Majeure, il acheva la décoration de la façade : au-dessous des

1. BALUZE, I, 31.

mosaïques qui étaient dues à Russutti, il en fit quatre autres qui existent encore ¹ et racontent l'histoire de la fondation de la basilique. La première nous montre l'Apparition de la Vierge au pape Libère; la seconde, la Vision du patrice Jean; la troisième, l'Entretien du patrice Jean et de Libère; la quatrième, le pape Libère traçant sur le sol le plan de la basilique. Ces œuvres rappellent l'école toscane plutôt que celle des vieux *marmorari* romains et on y sent l'influence de Giotto. La quatrième des basiliques patriarcales, celle de Saint-Paul hors les Murs, fut embellie par Jean XXII. Ce fut lui qui fit achever par des mosaïstes byzantins la décoration qui orna, jusqu'à l'incendie de 1823, la façade principale de l'église.

Sous le pontificat suivant, quelques réparations furent faites à Saint-Pierre. La vétusté rongea les poutres de la charpente du toit et il fallut les changer. Les biographes de Benoît XII nous disent qu'à cette occasion, il fit faire au toit des travaux « merveilleux et magnifiques ». Il envoya pour cela d'Avignon à Rome son architecte favori Pierre Poisson qui avait été occupé jusqu'alors à la construction du palais des Doms. Nous n'insisterons pas sur ces travaux inspirés par une urgente nécessité beaucoup plus que par le souci de l'art et dirigés par un continuateur des constructeurs du Moyen Age.

Vers le milieu du XIV^e siècle, une succession d'événements divers attira de nouveau sur Rome l'attention de la cour d'Avignon. Ce fut tout d'abord le mouvement d'indépendance communale à la tête duquel se plaça Rienzi et qui essaya de soustraire à des papes devenus étrangers le gouvernement de la ville; puis,

1. VASARI, I, 347.

la terrible peste de 1348 qui fit à Rome d'autant plus de ravages que, délaissée, cette ville se trouvait dans une plus grande misère; enfin le jubilé de 1350 qui entraîna vers les basiliques romaines les peuples et leurs offrandes.

Tout un essaim de disciples de Giotto quitta Florence pour venir s'établir à Rome. Dans leur nombre, Vasari mentionne tout d'abord le peintre Stefano. Connu comme l'un des meilleurs élèves du maître, il fut à ce titre engagé pour la décoration de l'église Saint-Pierre. Dans l'abside, entre les fenêtres, il peignit à fresques une série d'histoires évangéliques; elles ont disparu, au XVI^e siècle, avec l'ancienne basilique; mais Vasari qui les a vues, en faisait le plus grand cas, prétendant que, par le soin et l'exactitude du dessin comme par la vivacité des sujets, elles étaient peut-être supérieures à celles de Giotto lui-même. Vers le même temps, de grands travaux se faisaient dans l'église municipale de Rome, Sainte-Marie de l'Ara Cœli, au Capitole. On y construisait, avec les offrandes des pèlerins, l'escalier monumental de marbre qui conduit à l'entrée de la basilique. Ce fut sans doute alors que furent exécutés dans l'intérieur de cette église des embellissements dont plusieurs furent demandés à Stefano. Sur un pilier situé à gauche de l'abside principale, l'artiste représenta à fresque saint Louis et, comme celles de Saint-Pierre, cette peinture devait faire plus tard l'admiration de Vasari¹. Dans ces différents travaux, Stefano fut aidé ou continué par deux autres élèves de la même école, Giottino, petit-fils de Giotto, et Pierre Laurati. Ce dernier « fit à Saint-Pierre beaucoup de choses qui depuis ont été détruites,

1. VASARI, I, 450.

lors de la construction de la nouvelle basilique¹ ». Quant à Giottino, il fit un autre saint Louis à l'Ara Cœli sur un pilier situé à droite de l'autel majeur. Il laissa aussi de ses œuvres à Saint-Jean de Latran et dans le palais des Orsini où dans une grande salle il représenta « des hommes illustres ».

D'autres fresques furent peintes, probablement vers le même temps, dans l'hôpital du Sauveur. La peste de 1348 avait fait de nombreuses victimes et déterminé de terribles misères. Pour y remédier, le cardinal Jean Colonna entreprit la construction de ce grand hôpital à côté de la basilique de Saint-Jean de Latran². Ce fut sans doute pour venir en aide à une pareille entreprise que, de son côté, le pape Clément VI envoya d'Avignon au peuple romain une subvention de 14.000 florins en 1352³. Lorsque l'édifice eut été construit, on orna la chapelle de fresques, représentant des scènes de la Passion et de la Résurrection. Bien qu'aucun document ne nous le dise expressément, il est probable qu'elles furent demandées à l'un de ces Florentins, continuateurs de Giotto, qui étaient venus se fixer sur les bords du Tibre.

Malheureusement, cet effort ne fut pas soutenu sous l'austère Innocent VI. Absorbées par les expéditions militaires d'Albornoz, les sommes d'argent que le Saint-Siège envoyait en Italie, servaient à réduire les révoltes beaucoup plus qu'à entretenir des artistes. Les basiliques romaines retombèrent dans l'abandon d'où les grands événements de 1350 les avaient tirées un moment et, pour comble de malheur, un nouvel incendie vint ravager le Latran. Le jeudi 25 août 1361, le feu prit

1. VASARI, I, 476.

2. ROHAULT DE FLEURY, 257.

3. BALUZE, I, 272.

à la charpente de la voûte et avec une rapidité effrayante, consuma la plus grande partie de la basilique, se propageant dans les oratoires avoisinants, le palais apostolique et les maisons canoniales; préservé en 1308, le *Sancta Sanctorum* fut à moitié détruit en 1361¹. En apprenant cette catastrophe, Pétrarque éleva une fois de plus la voix pour reprocher aux papes leur indifférence à l'égard de Rome. « De quel cœur, écrivait-il à Innocent VI, pouvez-vous vous livrer au sommeil sur les bords du Rhône, sous les lambris dorés de vos palais, lorsque le Latran gît à terre et que cette mère de toutes les églises est ouverte aux vents et aux pluies, lorsque les très saintes demeures de Pierre et de Paul sont chancelantes, lorsque ce qui fut la maison des apôtres n'est plus qu'un amas de pierres qui arracheraient des soupirs à des poitrines elles-mêmes de pierre² ? »

Cet appel désespéré fut entendu par le successeur d'Innocent VI, Urbain V. Ce pape avait le vif désir de rétablir à Rome la résidence pontificale et il l'avait manifesté en donnant le nom de Rome à l'un des quartiers de son palais d'Avignon. Dès son avènement, il fit faire aux palais apostoliques du Vatican et du Latran les réparations qui étaient nécessaires pour qu'ils pussent abriter la curie³. En 1367, il se mit en route pour l'Italie; mais il n'attendit pas son arrivée à Rome pour réparer le Latran. Dès 1365, il en confiait le soin à un architecte siennois Giovanni di Stefano. Bientôt, il étendit ses soins aux autres basiliques. Saint-Pierre

1. VILLANI, X, 60.

2. Cité par ROHAULT DE FLEURY.

3. M. KIRSCH a publié les comptes de ces dépenses d'après les *Introitus et exitus* dans son livre *Die Rückkehr der Päpste Urban V und Gregor XI von Avignon nach Rom*. Paderborn, Schöningh, 1898, in-8°.

et Saint-Paul hors les Murs furent l'objet de réparations « merveilleuses et somptueuses¹ ». Dès lors, changeant ses plaintes en chants d'allégresse, Pétrarque célébra, dans une lettre à son ami Salutati, la magnificence d'Urbain V. « Vous qui depuis longtemps déploriez la ruine de temples si vénérables, vous les verriez redressés; vous seriez heureux de voir réparer de toutes parts cette basilique du Latran qu'un terrible incendie avait détruite presque tout entière, et restaurer avec le même zèle qui le fit construire, ce sanctuaire de saint Paul jusqu'à maintenant si négligé. Et voilà qu'on s'empresse autour de la basilique de saint Pierre pour l'arracher à la vétusté qui la défigurait. »

Ce fut l'église du Latran qu'Urbain V traita avec prédilection. Il y transféra les chefs des saints apôtres Pierre et Paul qui avaient été jusqu'alors conservés dans la chapelle du *Sancta Sanctorum* et cette cérémonie détermina plusieurs travaux importants. Pour garder ces précieux restes, le pape fit faire des reliquaires qui excitèrent l'admiration des contemporains. Ils étaient « d'or et d'argent, merveilleusement ouverts, ornés d'une quantité de pierres précieuses, dont plusieurs étaient assez grosses. Ils étaient estimés plus de 30.000 florins ». Pour avoir cette somme, le pape avait ouvert les trésors de l'Église et fait appel aux contributions des fidèles, aux dons des princes et des rois. Pour recevoir ces reliquaires eux-mêmes, il fit construire sur la confession de Saint-Jean de Latran un riche ciborium, porté sur quatre colonnes de marbre et finement sculpté. C'est celui qui surmonte encore de nos jours l'autel papal de la basilique².

1. BALUZE, I, 354.

2. *Ibid.*, I, 390.

Nous n'avons pas les noms des artistes qui exécutèrent ces ouvrages d'orfèvrerie et ces sculptures de marbre; il est probable qu'ils étaient italiens.

Malgré leur richesse, ces œuvres d'art ne valaient peut-être pas celles qui étaient sorties, un siècle auparavant, des ciseaux des Cosmati. Mais surtout, l'art n'avait pas pu se fixer à Rome; il était resté un article d'importation. Appelés par les papes, les artistes venaient de Sienne, de Florence, d'Orvieto, décidés à s'en retourner dès que les commandes leur feraient défaut. Rome n'avait pas encore son école propre; que les papes deviennent étrangers aux choses d'art ou que de graves événements détournent ailleurs leur attention, et la Renaissance se repliera vers ses pays d'origine. C'est ce qui arriva à la fin du XIV^e siècle, lorsque, pendant le grand schisme, les esprits furent emportés vers d'autres préoccupations et qu'absorbés par toutes sortes de difficultés, les papes ne purent plus accorder leur protection aux arts. Toute vie artistique s'arrêta à Rome et l'on revint presque à la barbarie.

De retour à Rome, Grégoire XI avait continué au Latran les travaux d'Urbain V; mais ses visées avaient été modestes: il avait seulement consolidé le monument là où il menaçait ruines, et l'avait doté d'une façade si nue que l'arcade ogivale du portail en était le seul ornement. Après le schisme, si les architectes paraissent encore à la cour pontificale, c'est pour accomplir les travaux de fortifications qu'exigeaient ces temps troublés: Boniface IX fait ajouter de nouvelles défenses au fort Saint-Ange. Si quelque sculpteur se trouve à Rome, c'est pour exécuter des tombeaux de facture assez grossière, tel que celui du cardinal d'Alençon à Sainte-Marie du Trans-

tévère ou ceux de Boniface IX et d'Innocent VII à Saint-Pierre du Vatican.

Un seul artiste de valeur semble avoir travaillé pendant cette période, c'est le camaldule florentin Lorenzo Monaco qui, en 1402, enlumina un missel commandé par le cardinal Angelo Acciaiuoli¹.

Les chroniques romaines du commencement du XIV^e siècle nous racontent que, par suite de la misère qui s'était abattue sur la ville pendant le grand schisme, les chanoines de Saint-Pierre ne purent plus entretenir les lampes qui brûlaient à la confession de l'Apôtre et les éteignirent. C'est l'image de ce qui se passa pendant cette période dans les choses de l'esprit. Cette flamme artistique et littéraire que, depuis Boniface VIII, les papes avaient si soigneusement entretenue, à Rome d'abord, à Avignon ensuite, périt d'inanition. Devenu en 1417 le chef unique et incontesté de l'Église, Martin V allait la rallumer au foyer toujours vivant de Florence.

1. VASARI, II, 27, note de Milanesi.